

Le nom de Dieu en vain. Désémantisations de « dieu » et « diable » dans le théâtre médiéval

Dieu et le diable – de retour parmi les incroyants. Arrière-plan du présent travail

Un collègue postmoderniste voit sur mon bureau la lettre circulaire annonçant le thème du colloque. « Dieu et les dieux », lit-il à haute voix, « dans le théâtre de la Renaissance ». Regard de condescendance béate qu'affichent certaines gens qui savent que Dieu et le diable sont des fables pour des faibles, ou pour les sentimentaux :

– Mon pauvre ami. Vous allez parler de ça, dans votre colloque. Un tel sujet, de nos jours, et dans nos milieux laïques. Il n'y a que vous autres médiévistes pour vous intéresser à des choses comme ça.

Comment, « des choses comme ça » voulais-je répondre, sachant néanmoins à qui j'avais affaire ; mon collègue trouvait notre sujet folklorique, au mieux. C'était en 2001, avant le 11 septembre 2001. Après, parler de Dieu devenait moins folklorique même pour les laïques, même pour les incroyants, même pour les athées.

Donc, les remarques que j'ai formulées pour ce colloque ont eu, pour point de départ, un déni, celui de mon collègue incroyant, et un contre-déni de ma part à propos de Dieu et du diable « de nos jours, et dans nos milieux laïques ». Son déni, sa dénégation, son incroyance m'ont fait penser au libertin de Pascal. Dynamique semblable ? Peut-être, *mutatis mutandis*. Je vous laisserai en juger vous-mêmes aux dénégations dudit collègue que j'ai transcrites à votre intention, en les trafiquant un peu, je l'avoue, pour les besoins de la didactique. Voici donc la suite, à peu près, de notre conver-

sation (bien entendu, c'est lui « le Moderne », ou « La Modernité » si vous le préférez en personnage de moralité allégorique):

LE MODERNE: Tu sais bien que la théologie chrétienne (comme la judaïque et l'islamique) est purement anthropomorphisante: elle crée Dieu (Yahvé, Allah) à l'image de l'homme.

L'ANCIEN: Oui. Sinon, quel serait son intérêt?

MODERNITÉ: Justement, elle n'a aucun intérêt aujourd'hui. Tous les vieux débats sur Dieu et l'existence de Dieu sont lettre morte.

ANCIENNETÉ: Non. Dieu existe bel et bien, et pour toi aussi, dès le moment et dans l'exacte mesure où l'idée de son existence chez d'autres est capable d'avoir sur toi des effets catastrophiques.

MODERNITÉ: Les fanatiques, tu veux dire. Ils se valent tous: djihadistes, sionistes extrémistes, chrétiens des croisades et de l'Inquisition – tous pareils.

ANCIENNETÉ: Donc capables de se reconnaître. Se reconnaître en l'autre. Non? Ne dit-on pas dans toutes les religions qu'au fond nous sommes tous pareils?

MODERNITÉ: C'est vrai qu'on est tous pareils. C'est vrai aussi que les ressemblances de famille n'ont jamais empêché les uns de massacrer les autres, le frère de massacrer le frère au nom du père. Il n'y a pas de violences plus acharnées que les familiales.

ANCIENNETÉ: Et pas de liens d'amour plus forts que les familiaux. Alors...

De cet échange je retiens trois thèmes: anthropomorphisme, existence de Dieu, identité profonde de tous les fanatismes. Vont s'ajouter à eux dans mes remarques deux postulats plus précis, plus techniques, à propos du thème du colloque:

- Dualisme. Sauf exceptions Dieu n'apparaît pas seul dans l'ancien théâtre religieux, en l'absence du diable; on ne saurait concevoir le souverain bien que par opposition au mal suprême. Tandem.
- Désémantisation. Cependant le mot *dieu* en arrive à perdre sa charge sémantique, à devenir vide, vain. *Non adsumes nomen domini dei tui in vanum* (Moïse); mais on n'a pas besoin d'interdire ce qu'on ne voudrait pas faire ou qu'on ne risque pas de faire (Freud). Quant au nom de Dieu, la langue moderne en garde de nombreuses épaves, Dieu sait combien d'expres-

sions conservent la trace plus ou moins effacée de son souvenir, comme autant de vains épis.

Le mal : du « banal » à l'« impensable »

À moi donc de parler de la moralité, d'une moralité mais c'est celle que différents historiens ont considérée comme la plus représentative du genre, *La moralité de Bien Avisé et Mal Avisé*. Bien Avisé, Mal Avisé, ce sont les deux personnages principaux, ou plutôt l'incarnation double, le tandem, qui représente l'Homme, l'humanité, l'humanité entachée de mal mais tâchant de faire le bien. Inutile d'insister sur la modernité, la pérennité, de ce thème. Car je ne sache pas que de nos jours on ait cessé d'entendre parler du mal. Et même, ne voit-on pas soulever le problème du mal couramment dans les journaux, « encore de nos jours, et dans nos milieux laïques » ? N'a-t-on pas vu les chefs des pays les plus puissants du monde s'organiser pour combattre ce que tel d'entre eux appelle justement « le Mal » ? La moralité religieuse du Moyen Âge, qu'a-t-elle à nous dire, aujourd'hui, sur ces questions du mal qui à l'occasion nous poussent à demander, face aux horreurs du monde présent, « comment une chose pareille a-t-elle pu se produire ? » Mais n'a-t-on pas vu poser la même question après l'immolation de Jeanne d'Arc (pour ne prendre qu'un exemple, de l'époque de notre pièce), « comment une chose pareille a-t-elle pu se produire ? ». Et pourtant, cela s'est produit, cela aussi. Et dans l'intervalle autant d'exemples qu'on voudrait se donner la peine d'évoquer.

Face à des choses qu'on appelait « impensables », il arrive qu'on soit contraint d'admettre que le mot signifie plutôt refus qu'impossibilité. Le mal existe, et même *le Mal*, en dépit de l'insouciance sophistiquée que dégage notre insistant oubli, l'oubli des optimistes comme celui des endurcis. En dépit aussi du dédain et de la surprise qu'affectent nos journalistes qui traitent de « médiévale » l'idéologie du djihad, ainsi que son rêve de pureté, de purification, d'une purification et d'une renaissance. Une renaissance d'ordre et de paix et de justice que promet, promettait, le retour au Califat, celui d'avant la conquête chrétienne, avant les souillures, la contamination, la pollution. Laver la corruption, se remettre du déclin que les siècles de contact avec l'Occident ont apporté dans le sein de l'Islam. Que nos journalistes même éclairés (en France comme aux États-Unis) traitent de « médiévale » cette manière d'évoluer dans la matérialité et le matérialisme du monde moderne, mondialisant, en lui

préférant d'autres allégories du Bien et du Mal, voilà qui devrait nous inciter, nous autres spécialistes de la matière, à poser avec d'autant plus d'urgence les questions qui définissent le cadre de ce colloque, ne serait ce que pour savoir où nous en sommes, et qui des deux sont plus loin de nous, plus hors de portée, les fanatiques de Dieu Allah Yahvé, ou leurs adversaires qui n'arrivent pas à en venir à bout, ni à comprendre par quel bout prendre cette mentalité « médiévale ». Poser cette question « Où en sommes-nous ? » par rapport à cette pensée qu'on appelle médiévale et à ces êtres qu'on appelle « ces gens-là » comme s'ils n'étaient pas des nôtres et comme s'ils ne nous ressemblaient pas, mais pourtant cette horreur a eu lieu et si une chose s'est produite cela prouve qu'elle peut se produire et la question sous-jacente à toutes les horreurs proprement impensables c'est simplement, inéluctablement celle-ci, en sourdine ou tout haut : « À quand la prochaine fois ? » Quand, et combien de victimes, et moi et vous et vos proches, où serons-nous à ce moment-là, et pourquoi n'avons-nous pas réussi à comprendre ? À comprendre comment « ces gens-là » du Moyen Âge, le leur ou le nôtre, comment ces êtres humains qu'il nous plaît de nous représenter comme étant « à peu près comme nous » ou qui du moins ont avec nous, comme disait Montaigne, plus de ressemblances que de dissemblances, comment donc, pour ce qui est de notre propos aujourd'hui, ces gens-là vers 1500 se posaient-ils, ici, à peu près ici même où nous continuons à nous poser la même question, la question du bien et du mal dans le monde ?

Dieu. Yahvé. Allah. On pensait en avoir fini, certains le pensaient. Beaucoup le pensent encore. Mais si Dieu n'existe pas, ou n'existe qu'en tant que projection fantasmée du désir humain, que dire de tous ces gens qui viennent nous troubler les eaux séculières de nos sociétés démocratiques, laïques et mondialisées, au nom de Dieu Allah Yahvé ? Quelques terroristes, quelques fous dira-t-on, mais non, car derrière eux d'innombrables supporters, d'innombrables croyants. Et qui croient combattre au nom de Dieu. D'innombrables croyants qui n'ont pas été gagnés aux arguments de la physique quantique, pas plus qu'à ceux de la psychanalyse. Faut-il croire qu'en dépit des progrès de la science et de la civilisation, voire en dépit de la Révolution française cette question de l'existence de Dieu n'ait pas été réglée ? Dors-tu content Voltaire ? Et de quel hideux sourire rira le dernier ? Le fait est qu'on ne supprime pas Dieu à coups de Philosophie et de Lumières et de Science, de physique et de psychanalyse. On le croit banni, évaporé, et Le voilà qui refait surface affublé d'attributs

insolites. Dieu dollar, dieu des cultes, comment dire qu'il soit mort? En vérité il ne fait pas son âge, mais il n'est pas mort.

Soit. Il n'est pas mort. Mais son nom, comment en va-t-il du *nom de Dieu*? Question proprement linguistique, à mettre en rapport avec la question philosophique, et sociologique, de l'incroyance.

Dieu et ses déguisements

C'est là tout un domaine de la théologie, comme de l'anthropologie. Dans notre champ à nous, je m'en tiendrai ici à l'idée du déguisement comme réflexe propre de la représentation théâtrale, et mécanisme propre de la mise en scène. Cas précis : comment Dieu est-il représenté dans la moralité de *Bien Avisé Mal Avisé*?

La question paraît simple. En fait pour l'aborder il faut reconnaître une condition inhérente à tout effort de penser Dieu. En termes simples et sans prendre position dans le débat théologique sur les dualismes médiévaux et modernes, constatons que dans cette pièce comme ailleurs, là où on parle de Dieu on parle du diable aussi. Ne demandons pas si les deux sont indissociables, constatons que dans la pratique on ne les dissocie pas¹. Cette constatation m'amène à reformuler la question de la représentation de Dieu dans la moralité ; à la formule « Dieu et les dieux » je substitue pour mon cas, « Dieu et le diable ». La question devient alors : en quelle guise, sous quels déguisements conçoit-on dans cette pièce la figuration de la plus haute idée du Bien, et du Mal ?

Je dis « cette pièce » mais en fait, qu'en reste-t-il? Que des mots. Donc la question qui nous occupe devient en réalité celle de savoir à quels concepts du bien et du mal auraient pu correspondre les différents emplois des mots « *dieu* » et « *diable* » utilisés dans cette pièce, dans l'intention de susciter, nous le supposons, chez le spectateur certaines images (représentations mentales) du bien et du mal incarnées par les différents personnages correspondant aux mots « *dieu* » et « *diable* ». Or revenons un instant sur le rapport entre désémantisation et incroyance. Si j'ai évoqué Pascal plus haut à propos de l'incroyant moderne ou postmoderne, c'est

1. Inévitable binarisme dont j'ai parlé ailleurs : « La moralité de *Bien Avisé Mal Avisé* et la représentativité », dans *Le Théâtre français de 1450 à 1550. État actuel des recherches. Études réunies et présentées par Duhal O.A., Université de Bourgogne, Centre de Recherches « Le Texte et l'Édition »*, Dijon, Presses Univ. de Dijon, 2001, p. 15-24.

que je ne peux m'empêcher d'imaginer comment il poserait, s'il était là en 2002, son fameux pari aux incroyants de notre temps. Mettons (dirait-il peut-être) que vous ne croyez pas en Dieu, d'accord. Seulement imaginez ceci. Qu'advient-il, que peut-il advenir si vous choisissez de ne pas admettre qu'il existe pour d'autres, de qui peut dépendre votre salut ? À tout le moins votre sécurité. Votre insécurité. Et encore ceci. Combien peut-il vous coûter d'ignorer ce qu'ont en commun l'exaltation religieuse que vous appelez fondamentalisme fanatique, et l'exaltation mondaine où vous avez du mal à déceler les traces de Dieu en nous que l'enthousiasme du libertin moderne affecte à d'autres dieux, que ce soit votre « dieu dollar » ou d'autres plus en chair, ou chaire. Cette problématique, on en rejoint une étape lointaine et pourtant familière dans notre moralité, vers 1500.

Dieu et le diable: représentations verbales

Logiquement, il devrait y avoir autant d'athéismes qu'il y a de dieux. Sartre disait qu'un athée c'est un « maniaque de Dieu qui voit partout son absence ». D'autres athées sont des indifférents à Dieu qui ne voient nulle part ni son absence ni sa présence. Puis il y a des linguistes, qui constatent que la langue contemporaine, elle, sans penser à Dieu, conserve partout sa présence. Dieu sait combien d'expressions gardent la trace plus ou moins effacée de son souvenir. Les moins religieux comme les plus irreligieux n'ont que Dieu à la bouche, comme les jeunes chez nous qui disent « Oh my *gawwd* » à tout propos et à propos de rien. Comme les « godons » d'antan. Les exemples abondent. Comme l'anecdotique « enthousiasme », exemple plutôt opaque, mais en français moderne quand on dit *adieu* à quelqu'un, ou *mon Dieu!* dans un moment d'émotion ou de surprise, la désémantisation du vocable est toute transparente. « Désémantisation » comme disent les linguistes, ou « blanchissage sémantique », pour parler du processus graduel, progressif par lequel un mot se vide peu à peu d'un sens – d'un contenu sémantique – qu'on lui reconnaissait autrefois. Or en ce qui concerne Dieu, ou un dieu caché dans la langue moderne, *Bien Avisé Mal Avisé* nous offre déjà de nombreux exemples de ces expressions à différents degrés désémantisées. Par exemple, le syntagme *adieu* ou l'interjection *pardieu!* parvenus, dans la langue courante, au parfait vide sémantique en ce qui concerne Dieu en tant que divinité. *Tu ne prendras point le nom de l'Éternel, ton Dieu, en vain.* Que l'injonction remonte à Moïse (*Exode, XX, 7*) montre assez la permanence de la lutte que mène la théolo-

gie avec la grammaire et l'usage, pour enrayer l'évasement de ce vocable puissant et précieux entre tous, vocable capable d'évoquer la déité. Voilà donc un premier constat à propos de Dieu dans le théâtre vers 1500: alors comme aujourd'hui on prenait souvent le nom de Dieu en vain. Il y a de cela 500 ans comme 5000 et plus, au moins depuis le temps de Moïse.

Autre forme de rétrécissement sémantique: la particularisation. Dans cette pièce on fait appel à Dieu pour la protection et la sauvegarde. On le met de notre côté contre nos ennemis. Comme dans la *Chanson de Roland*. Ou comme déjà dans les premiers mots du premier texte conservé dans la langue qu'on allait appeler française: « *pro deo amur et pro christian poblo [...] in nulla aiudha contra Loduwig* ». Donc un deuxième constat: Dieu dans cette pièce est de notre côté contre nos ennemis. Comme toujours, et partout. Si bien qu'on voit les uns dresser Dieu contre Allah, les autres Allah contre Yahvé, sur un même champ de bataille et tout en assurant que *adonai echad*, que Dieu est Un, qu'il n'y a qu'un Dieu. Et qu'il est avec nous.

Pour illustrer brièvement réductions et particularisations du champ sémantique occupé respectivement par les mots *dieu* et *diable* dans cette pièce, voici quelques exemples et quelques commentaires groupés par catégories.

SP (sens plein), emplois référentiels du mot *Dieu* (= sens biblique)

1.

520 Dieu le pere qui tout crea,
Chiel et terrë et quanqu'il a
Contenu de par tout le monde [...]

.....
Et ces trois personnez vraiment
Ne sont que ung Dieu seulement,

532 Ung Dieu en sainte Trinité,
Trois personnes en unité:
Perë et filz et Saint Esprit;
Ainsi le trouvon en escript.

2.

4760 Dieu laisse lez malvais rengner
Pour faire aux bons grand malaise
Affin de lez mieux esprouver
Comme l'on fait l'or en la fournaise.

SV (sens vide, par rapport au sens biblique),
emplois émotifs, expressifs – interjections du type *dieu ! pardieu !*
ventre dieu ! etc. (d'autres exemples dans la liste des formules plus bas)

875 Ha dieux! tant je fusse lié
 De bonnes filles
 [...] qui sont, pardieu, aussi gentilles
 Dieu, c'est une grande bourgeoise
 Par le ventre dieu
 je perdroye cent mil frans

Entre les deux – sens et emplois plus ou moins entre SV et SP, selon le cas. Sémantisme en voie de dérive

On peut résumer le processus, en simplifiant, comme suit : à force de répétitions du mot *dieu* dans des expressions formulaires, il en arrive à perdre toute force référentielle, comme dans les emplois cités dans la catégorie précédente. Le processus est graduel mais cet affaiblissement ou « usure » sémantique se laisse facilement observer à un moment (« période », « tranche synchronique ») où la langue présente côte à côte SV et SP dans ce qu'on peut appeler une zone de bascule – étape ou « état » de la langue où on trouve à la fois SP et SV d'un même énoncé, par exemple « diable » en tant que (a) personnage représentant le mal dans la tradition chrétienne et (b) exclamation qui marque la surprise ou l'indignation ; à ce moment-là, l'énoncé *diable* se trouve à cheval sur SP et SV et capable d'osciller entre les deux. Théoriquement, cette « zone de bascule » durera tant que l'énoncé n'aura pas perdu complètement le sens à partir duquel la dérive a commencé ; dans la pratique, ce sont les lexicographes qui décident à quel moment tel mot, sens ou emploi est « vieux », « vieilli », ou « courant »². Prenons par exemple l'expression *prendre le nom de Dieu en vain*. L'évolution sémantique de *vain* est

2. Je m'en remets, pour la définition de ces termes ainsi que pour les citations plus bas à propos du mot *vain*, à l'équipe du *Nouveau Petit Robert* (1993) :

- *vieux* : mot, sens ou emploi de l'ancienne langue, incompréhensible ou peu compréhensible de nos jours et jamais employé, sauf par effet de style : archaïsme.
- *vieilli* : mot, sens ou expression encore compréhensible de nos jours, mais qui ne s'emploie plus naturellement dans la langue parlée courante.
- *courant* : insiste sur le fait qu'un sens, un emploi est connu et employé de tous, quand le mot est d'apparence savante ou quand les autres sens sont techniques, savants, etc.

passée par tous les jugements de valeur fondés sur l'absence d'une qualité morale, de sorte qu'aujourd'hui on appelle *vain* quelqu'un qui est vaniteux (prétentieux, suffisant; ou frivole; ou futile), alors qu'à l'origine l'absence désignée par *vain* était une simple absence matérielle dans l'espace, sans jugement de valeur: une *urbs vana* était une ville dépourvue d'habitants. Si de nos jours les lettrés savent que *de vains épis* (que Virgile appelait *vanæ aristæ*) sont des épis creux, et que certains paysans (et leurs avocats) savent que les *vaines pâtures* sont des terres non clôturées (comme des terrains *vagues*, autre relique du même type), il est clair que dans l'ensemble, le sens du mot *vain* a bel et bien basculé du matériel au moral, et que les *charnières* de cette bascule (toujours les mêmes, les sœurs Métaphore et Métonymie), fixées de l'un et de l'autre côté de la bascule, ont permis de par cette position ambi-valens de passer de « sans consistance », « sans réalité » (*Nous sommes abusés par de vaines images*), à « sans effet », « inefficace » (*de vains efforts, une discussion vaine, de vains regrets, la lutte est vaine*), et que le passage de *vain* « dénué de » (vide local) à *vain* « vaniteux » (vide moral) aura été facilité par tout ce qu'on associe à la notion de *vanité*. Voilà en quelques mots le principe: deux pôles (SV et SP) qui supposent entre eux un espace intermédiaire (zone de bascule).

Pour revenir à Dieu et le diable, dans notre pièce quand on veut prendre congé on dit: *je vous commant a Dieu*, ou simplement *adieu*, version abrégée de la même formule, mais qui garde encore tout son sens; on sait que plus tard, à partir grosso modo de la fin du xvi^e siècle, l'expression sera regrammaticalisée de sorte qu'on parlera d'un *moment des adieux* ou d'une *visite d'adieu*, avant d'aboutir, dans la langue moderne, à une pleine désémantisation dans des expressions comme *vous pouvez dire adieu à votre tranquillité*. Comme on l'a vu plus haut, cet affaiblissement sémantique (analogue, dans l'ordre sémantique, à ce qu'est l'*amuïssement* dans l'ordre phonologique) aboutit à la simple interjection (*Dieu!*), au juron (*Dieu te maudie*), à la formule vide de force référentielle. D'où la fréquence dans un texte en vers comme celui qui nous occupe, de la fonction de colmatage à laquelle on affecte les formules vides (*pour Dieu, Dieu mercy, se m'aist Dieu*, etc.) servant de simples chevilles métriques. Passons rapidement en revue, en ordre décroissant de poids sémantique (du sémantiquement plus fort au plus faible), les emplois du mot *dieu* dans les expressions optatives, à valeur soit positive (souhait → simple salutation [SV]) soit négative (imprécation → simple juron [SV]):

▪ à valeur positive :

- *que dieu vous doinst salut* (v. 3648), qui aboutira en fr. mod. à « *salut!* » salutation [!] qui n'a plus, bien entendu, aucune résonance optative divine
- *dieux vous doinst bon jour* (v. 5576), qui en rejoignant un *BONA DIES* séculier, aboutira en fr. mod. à « *bonjour* », également dénué de force optative comme de la moindre connotation religieuse.

▪ à valeur négative :

Type I: *je prie à dieu qu'il te maudie*

- *Je pry a dieu qu'il le maudie* (v. 5820), *qu'il te maudye* (v. 5891)
- *Je pri dieu qu'il meschee aux pussez/qui tant t'ont laissé reposer* [v. 265, Bien Avisé à Mal Avisé qui fait la grasse matinée]
- *Prenons le tampz comme il vendra/sans prendre paine ne oultrage [...]* *Qui prendera soussy ne esmoyl/je pry a dieu qu'il soit tondu!* (v. 51-54)
- *Je prie (a) dieu qu'il me (te/vous, etc.) meschiee se [...]* [=que Dieu me (te/vous, etc.) confonde si...] (v. 265, 1340, 2077, 4499, 6169, 6651)
- *Je pry a Dieu que dez deux yeux/puisse tu anuyt aveugler!* (v. 3801-3802)
- *Je pry Dieu que tu puissez perdre/lez deux yeulx sans jamais v[o]ir goutte.* (v. 3837-3838)

Type II: *que dieu te maudie* ou simplement *dieu te maudie*

- *Dieu vous mette en malle sepmaine* (v. 1956)
- *Dieu confonde mal adventure/et toute femme qui n'a cure/que sa bessonne on lui face/quand on est en lieu et en place* (v. 2014-2017)

On le voit, *dieu* dans ces exemples n'est pas tout à fait le même que celui qui, dans la catégorie SP, « créa ciel et terre », n'est pas le *Dominus* de la Bible, « Perë et filz et Saint Esprit/ainsi [que] trouvon en escript ». L'énoncé *dieu a basculé* de la fonction référentielle à la fonction émotive, ou expressive.

On peut considérer tout aussi sémantiquement émaciés, les emplois de *dieu* dans les chevilles métriques :

- v. 1378 *Je ay grand joye, se dieu me voye, qu'estez venus en ceste voye*
- v. 1383 *dieu le sache (: poil de vache)*
- v. 2049 *Or cha, dieux en ait bonne feste (: dessus la teste)*

En continuant dans cette perspective, on pourrait regarder de près les différents emplois des syntagmes lexicaux (« formules ») avec *dieu* dans ce texte en les regroupant par ordre de fréquence. L'analyse tiendrait compte à chaque fois du contexte, en constatant par exemple que les « mauvais » emplois du vocable (jurons sacrilèges, blasphèmes) sont systématiquement associés avec les « mauvais » personnages (les Vices et leurs compagnons), alors que les emplois moins scandaleusement irrespectueux ou inconsiderés se trouvent dans la bouche des personnages naïfs, et que les emplois les plus proches de la catégorie SP sont le fait des personnages « moraux » (les Vertus et leurs associés), qui ont la sensibilité plus délicate.


Formules avec <i>dieu</i> : fréquence	
Fréquence	Formule
20	pour dieu 514, 934, 1450, 1844, 3103, 3377, 3390, 3594, 3649, 4146, 4511, 4686, 4895, 4951, 4960, 5039, 5078, 5322, 5404, 6377
11	par dieu , de par dieu, pardieu 1625, 1664, 1793, 1817, 2091, 4985, 5158, 5686, 6357, 6389, 7047
7	merchy dieu , dieu mercy, je merchy dieu 452, 959, 1027, 3845, 5639, 5858, 5911
7	pour l'amour de dieu 832, 850, 857, 1138, 1157, 3829, 7025
5	malgre (maulgre) dieu , que malgre en ait dieux 2260, 2280, 2288, 2308, 6964
5	se dieu m'aist , se m'aist dieu 926, 2108, 2244, 6211, 6231 {cf. <i>se Dieu me sequeure</i> (5061), sens original – non compromis – de <i>se dieu m'aist</i> }
5	ou nom de dieu 922, 3186, 3719, 4688, 6321
5	adieu 591, 1845, 2292, 3127, 3182
3	s'il plaist a dieu , se dieu plaist 1079, 3862, 3995
3	dieu (vous) gard 92, 356, 3191
2	je regny (reny) dieu 2276, 2305
1	dieux sçet se 4107
1	par la char dieu 2308
1	par le ventre dieu 2271

Degrés de dérive dans les formules, quelques exemples	
Emplois de <i>dieu</i> au sens biblique (SP)	Emplois commençant à dériver, ou à basculer vers le sens moderne (SV)
à dieu [→ adieu]	
<p>REBELLION <i>qui parle à FOLIE</i> Adieu soyez, je le vous livre; 1846 Je m'en revois en ma maison</p> <p>Comment <i>BIEN ADVISÉ</i> prent congié A Dieu, Madame, vous commans. 3128 Je vous promech et vous fyans</p>	<p>BIEN ADVISÉ Adieu, ma dame debonnaire, 592 Gracieuse, plaisant et belle.</p> <p>MAL AVISÉ 2292 Or adieu jusquez a demain, Au deable soit dés et taverne!</p>
pour dieu	
<p>AULMOSNE Tenez, moy ami, pour Dieu soit.</p> <p>LE POVRE 3650 Grant mercys, ma tres chiere dame.]</p>	<p>BIEN ADVISÉ Ha pour Dieu, ma dame, or te tieng 4896 Je te veul faire une demande</p>
ou nom de Dieu	
<p>LA CHAMBERIÈRE 3716 Et il vient une povre personne Qui est moult povre et indigent Qui une aulmosne me demande Ou nom de Dieu, et je la donne.</p>	<p>ENFERMETÉ 920 Hellas, qui me baillast ung brief, Je croy qu'il m'osterait ce meschief. Ou nom de Dieu et de Saint Pol, Mais que ung clercq le me meist au col!]</p>

En procédant de la même façon pour le diable, on obtient le relevé suivant du total des emplois du mot *deable/diable*:

<i>deable/diable</i> : occurrences		
sens plein (sens théologique) <i>emploi référentiel</i>	sens vide (ou presque) simple juron ou interjection <i>emploi émotif, expressif</i>	sens atténué en voie de désémantisation <i>participant des deux précédents</i>
2140 4222	253 (?)	3839
2144 4536	2293	5833
2154 4553	2295	5954
2164 4587	2298	6961
2179 4618	4250	
2182 4638 didasc.	4985	
2200 4648	6359	
3992 4652		
3997 6822		
4135		

Emplois pleins et vides, quelques exemples

« deable » au sens plein (sens théologique)	jurons, interjections (sens vide, ou s'en approchant, en transition vers la fonction émotive)	entre les deux mais plus proches de la catégorie I (SP) que de la catégorie II (simple jurons)
<p>HOULLERIE</p> <p>Je samble au grand deable d'enfer Certes, je suy sept ytant pire Que n'est Sathan ne Lucifer (2140-2142)</p>	<p>MAL ADVISÉ</p> <p>Au diable soit dés et taverne! (2293)</p>	<p>FORTUNE</p> <p>Le deable le puist emporter En enfer enemy la fornaise (5954)</p>
<p>HOULLERIE</p> <p>Le deable a son pouver encline A pechier touttez povres amez (2144-2145)</p>	<p>HOCQUELERIE</p> <p>Quel deable vault cest preschement? Remettez ariere l'argent Que vous avez prins sur la table. Rendez l'argent, de par le deable, Tantost! (2295-2298)</p>	<p>FAULSE DOCTRINE</p> <p>Au diable soit male avarice Pour quoy fault que soye dampné (6961)</p>
<p>HOULLERIE</p> <p>Quand le deable volt tempter Eve Il print ung visaige de femme (2182)</p>	<p>MAL ADVISÉ</p> <p>Quel diable fault a ces vieillez? (« Ces vieilles » - Povreté et Male Meschance) (4250)</p>	
	<p>LE PREMIER ESCOLIER</p> <p>Nous le rendron [l'argent] de par le deable Mon seigneur, puis qu'il vous plaist. (6359-6360)</p>	

Dieu et le diable : représentations par personnages

Dans cette longue pièce, Dieu en tant que personnage ne fait qu'une courte apparition à la fin (v. 7109-7121). *Comment Dieu parle à ses anges* annonce la rubrique, sans plus. Le rôle est tout en solennité, grandeur, autorité ; il n'a pas à être un « beau rôle » mais un grand rôle. Dans les 14 vers que l'auteur alloue au Seigneur (14 vers sur un total de plus de 7000), celui-ci rappelle sommairement son « essence divine, sans fin et sans commencement » et sa nature tripartite de « Pere, fils et saint esprit », avant de mander aux anges Gabriel et Raphaël d'aller quérir « la bas, les trespasés », en l'occurrence l'âme de Bien Avisé en compagnie des Vertus, afin qu'elle soit accueillie au paradis. Quant au diable, lui aussi dans cette pièce subit des pressions anthropomorphisantes, créé comme Dieu à l'image de l'homme, à cette différence près que le Malin est exempt de l'exigence monothéiste, donc lui est multiple. Ainsi apparaissent l'un après l'autre un cortège de diables s'appelant Démon, Satan, Léviathan, Bélial, Diabolus, Male Fin et Lucifer, plus quelques « petis deabletiaux » pour compléter la famille.

Parler, comme je viens de le faire, d'anthropomorphisme à propos de la représentation de Dieu et du diable dans cette pièce accuse, je l'avoue, un préjugé moderne, enraciné dans les sciences de l'homme. En effet la pensée chrétienne trinitaire admet facilement que Dieu change de forme, ou qu'il en revête plus d'une. Dans cette perspective il n'y a rien de primitif ni d'enfantin ni de contradictoire à se représenter Dieu et le diable à l'image de l'homme, agissant comme des hommes, et là où nous parlons d'anthropomorphisme, la doctrine trinitaire, elle, parle d'incarnation, de transsubstantiation, de résurrection de la chair.

Aux sources de la moralité : le festin du diable comme anti-Cène

Il s'agit, bien entendu, d'une inversion allégorique de la Cène de Dieu. Cet anthropomorphisme dont je viens de parler, ou disons mieux ce polymorphisme dans la figuration du bien et du mal, on en voit un merveilleux exemple dans la scène curieuse (quelque 300 vers [v. 6705-7040]) vers la fin de la pièce où, après que Malle Fin a coupé la tête à Mal Avisé et aux mauvais « pillars », Lucifer organise avec Satan un banquet en l'honneur de ces âmes nouvellement acquises. Ou plutôt à leur déshonneur, car tout est à l'envers dans ce festin qui s'efforce de nous faire voir dans la malignité du

diable l'antithèse systématique de la bonté de Dieu. Voici donc Lucifer qui prépare un festin à son image :

6852 Nous leur dourrons saulse d'enfer
 Confittez ou sauvagez espicez.
 Pensez de faire voz offices,
 Faittez tost, de par tous lez dyablez !
6856 Il est tanz de drecier lez tablez [...].

On veille donc à la disposition des tables (qui siègera où), aussi bien qu'aux mets (qui apportera quoi), et jusqu'au service :

6872 Et Dyabolus trenchera
 Et fera morseaulx par mesure,
 Car il en congnoist la nature
 Et est a ce mestier propice.
6876 Lez aultres feront leur office
 Comme Demon ordonnera ;
 L'assiette dont il pensera,
 Ch'est cose qui est neccessaire [...].

Chacun se voyant ainsi servi comme il l'aura « desservi », le diable prononce une tirade où il s'explique, se confesse, et se lamente, jusqu'au dessert, et à la desserte, suivie d'une malédiction (inversion de la bénédiction postprandiale) :

7036 Compains, donne moy donc espace
 Quand le disner est desservi
 Que je rende mez malez gracez
 A tous qui l'aront deservi.
 Larrons, traittrez, malvaisez gens,
 Quiens enragiez, pires que loux,
 Maudis soyez sans finement,
 Ou puis d'enfer [cy] avec nous.

D'où vient donc cette scène du festin d'enfer, qu'on retrouve dans différents commentaires et exégèses ? À propos de cette question et à partir d'elle, voici quelques éléments nouveaux relatifs à la question des origines de la moralité, en tant que genre dramatique.

Rappelons que notre pièce, dans la plus ancienne version connue, remonte au *xiv*^e siècle. Au siècle précédent, l'évêque de Paris Guillaume d'Auvergne (1228-1249) avait brossé le même tableau – le festin du diable – dans un sermon pour le deuxième dimanche après la Pentecôte. En effet

dans ce sermon inédit³, Guillaume choisit pour thème le passage dans Luc où Jésus conte aux pharisiens la parabole du festin de Dieu : « Un certain homme donna un grand festin [...] » (*Luc*, XIV, 16). Guillaume développe son thème au moyen d'une figure de rhétorique courante dans la prédication, qu'on peut appeler *antithèse allégorisée*, figure que Guillaume emploie généreusement, systématiquement, pour mettre bien en relief le contraste entre le festin céleste (*cena domini*) qui est le sujet de la parabole biblique, et, en contrepartie, le dîner du diable (*prandium dyaboli*), la cuisine de l'enfer (*coquina infernalis*), et l'abattoir de l'enfer (*carnificina infernalis*). Ainsi s'élabore dans le commentaire de Guillaume un festin du diable comme image inversée du festin de Dieu. À partir du texte biblique que Guillaume suit de près, il bâtit donc un développement diabolique, par antithèse. On le voit, le même processus a été repris dans *Bien Avisé Mal Avisé*. Là comme ailleurs dans cette pièce, les versants savant et populaire de la culture cléricale se rejoignent, parlent le même langage, retrouvent la même métaphorique, *Bien Avisé Mal Avisé* offrant la mise en scène, la mise-en-actions du sermon de Guillaume d'Auvergne. On pourrait en trouver d'autres versions sans doute dans les sermons. Pour nous, il y a plus intéressant, beaucoup plus intéressant. Chez Guillaume d'Auvergne l'antithèse allégorique – *cena domini* et festin du diable n'étant qu'un exemple entre mille autres – cette antithèse allégorique n'est pas une figure entre autres, c'est la figure maîtresse, c'est le modèle, le patron qui s'érige en système, au point de constituer un procédé d'invention et d'amplification que l'évêque de Paris recommande comme « fort nécessaire » à quiconque entend prêcher la parole de Dieu. Ainsi dans la *contrariorum consideratio* par laquelle il commence son petit traité d'éloquence sacrée *De faciebus mundi*, Guillaume en conseillant au prédicateur novice de mettre en contraste une suite parallèle de contraires, donne déjà le plan logique et visuel de la moralité allégorique dans son intégralité. Voici ce qu'il propose au prédicateur apprenti :

Tu as commencé par parler d'Orgueil, par conséquent il faut parler d'Humilité, son contraire, et ainsi de suite des autres vices, opposant à chacun son contraire. Si par exemple

3. Une édition avec une étude par Alan Bernstein paraîtra prochainement. Voir Bernstein A., « William of Auvergne and the Cathars », à paraître dans les *Actes* du colloque « Autour de Guillaume d'Auvergne » tenu à Genève du 18-20 mai 2001 sous la direction de Franco Morenzoni et Jean-Yves Tilliette de l'université de Genève.

tu as parlé d'Envie et de Haine, tu dois parler de la vertu de Charité qui est le contraire d'Envie. De même pour Abstinence contre Glouttonie, de Chasteté après Luxure, d'Aumône après Avarice, voilà comment tu dois continuer à les enchaîner. Car juxtaposés, on voit les contraires sous une lumière d'autant plus belle (*quia contraria juxta se posita pulcrius elucescunt*)⁴.

L'auteur de notre moralité ne fait pas autre chose, voilà son plan tout fait, il n'a plus qu'à mettre en route ses personnages, dont il a déjà les noms et les caractères. Comme les auteurs de « pèlerinages » allégoriques, Guillaume de Deguileville par exemple, vers 1330, sauf à les mettre en scène littéralement, réellement sur une scène.

Cette visée commune du sermon et de la moralité, ou pour mieux dire, cette *double forme* que revêt la prédication à partir du XIII^e siècle (lorsqu'elle reçut du quatrième Concile du Latran la coup de crosse qu'on sait) accuse l'identité profonde de ces deux ordres du même discours, la moralité n'étant que l'expansion du sermon, l'élaboration de *thèmes* selon les préceptes codifiés dans les *artes prædicandi* comme le *De faciebus* de Guillaume d'Auvergne. Cette idée n'est pas neuve. Depuis longtemps les historiens envisagent les origines du théâtre religieux du Moyen Âge comme des prolongements liturgiques, en disant que telle scène ou telle pièce se présente comme un « sermon dramatisé ». Ce lieu commun gagnerait à être nuancé. Dans le vaste ensemble divers qu'on appelle « théâtre religieux », c'est la *moralité religieuse* qui constitue la plus pure forme de cette « prédication par personnages » si souvent commentée⁵. Or si on admet cette étroite parenté entre sermon et moralité, on comprend facilement non seulement la présence du thème du festin diabolique dans *Bien Avisé Mal Avisé*, mais aussi son absence dans les mystères. Absence totale. En effet quand Jelle Koopmans s'est penché récemment sur la métaphorique de la « cuisine infernale » dans les diableries, il a souligné l'assimilation du feu du four au feu de l'enfer (« l'enfer a toujours une connotation culinaire : c'est là qu'on rôtit les damnés et que l'on frira les langues venimeuses »), tout en constatant qu'en général les diables ne sont pas associés à l'activité

4. *De faciebus mundi*, publié par de Poorter A., « Un manuel de prédication médiévale : le ms 97 de Bruges », *Revue philosophique de Louvain* 25, 1923, p. 98.

5. Voir en dernier lieu Hindley A., « Preaching and Plays: The Sermon and the Late Medieval French Moralités », *Le Moyen Français*, 42, 1998, p. 71-85.

culinaire, ne deviennent pas des cuisiniers, ne jouent pas les chefs et les sous-chefs comme c'est le cas dans notre moralité :

ce qui est quelque peu étonnant en tout cela, c'est la rareté de connotations culinaires des diables dramatiques : dans les mystères, le domaine culinaire paraît surtout avoir été réservé aux *tyrants* païens comme Tailleboudin et Riffleandouille⁶.

Enfin cette scène de l'anti-cène diabolique dans *Bien Avisé Mal Avisé* invite à poser d'autres questions, d'ordre théologique et idéologique. Comme celle du « syncrétisme ou de l'antagonisme entre christianisme et "paganisme" » soulevée par MM. Bordier et Lascombes dans la première lettre circulaire du colloque, car très précisément ce qui est en jeu dans le dualisme systématique et fortement appuyé dans notre pièce, ainsi que dans le sermon de l'évêque de Paris au XIII^e siècle, c'est la frontière tenue – parfois inexistante – entre christianisme et catharisme, ce catharisme dont la théologie médiévale redoutait les attaches à des origines païennes, catharisme enfin, ou crypto-catharisme, dont Guillaume d'Auvergne lui-même s'est vu accuser. Allant plus loin, on ne manquera pas de rejoindre, à un niveau de réflexion plus général, des questions d'intérêt humain permanentes. Rien de plus *humanisés*, en effet, que Dieu et le diable dans cette moralité, du moins à certains moments de l'action. Et c'est là, à mes yeux, l'intérêt profond de la scène du festin diabolique, dans cette *humanisation* du bien et du mal, humanisation à propos de quoi on se tromperait en parlant d'« anthropomorphisme ». Car derrière ces dualismes indéracinables, ces dieux et diables, ces codes binaires du bien et du mal que l'homme traîne depuis ses grottes préhistoriques jusque dans les grotesques bunkers de sa possible posthistoire, on entrevoit quelque chose de plus sinistre, quelque chose qu'on devine permanent et indélébile chez l'homme car ressortissant à la structure même de la différence, de la différenciation, chez l'être humain, et qui se manifeste toujours et partout de la même simple façon : appeler eux tout ce qui n'est pas nous, appeler autre, étranger, ennemi tout ce qui n'est pas familier et qu'on n'arrive pas à ramener à soi, appeler Mal finalement, tout ce qu'on n'arrive pas à comprendre et à maîtriser dans l'autre qui est en nous. « Dualisme » en somme constitutif du processus identitaire, et qu'on appelait naguère « structure de la différence ».

6. Koopmans J., *Le Théâtre des exclus au Moyen Âge*, Paris, Éditions Imago, 1997, p. 162.

Voici ce que j'en conclus. En étudiant la représentation de Dieu et du diable dans cette pièce, leurs représentations aussi bien dans le langage que dans les figurations respectives par des personnages, je suis amené à me demander en quoi l'univers moral de cette pièce, le système de pensée de la moralité (son idéologie si l'on veut, sa *Weltanschauung*) serait plus incohérent, en ce qui concerne la pensée éthique et morale, que nos systèmes de pensée modernes. Faudrait-il dire qu'ils sont également imparfaits, car également impuissants à sonder le mal et à l'éviter ? Sur quelles échelles, quelles balances, mesurer ? Celles de nos sciences ? Sans doute. Mais à quoi bon avoir raison, avoir eu raison, face à « la déraison du plus fort » (Catherine David), si cette dernière parvient à avoir raison de notre violence civilisatrice⁷ ?

7. David C., « Psychanalyse des fanatiques », *Le Nouvel Observateur*, n° 1937 (semaine du jeudi 20 décembre 2001).